

Bruno Geneste

LOM-off/on *

Cette proposition d'intervention s'inscrit à la croisée d'un cartel et d'un séminaire qui porte cette année sur l'interprétation chez Freud. Ce séminaire nous a menés à relever, chez Freud, le branchement de l'interprétation sur le matériau de la langue, au-delà même des mécanismes de l'inconscient langage, condensation et déplacement, examinés dans le chapitre VII de la *Traumdeutung*. Les références y sont multiples à la rime poétique, aux points de contact entre signifiants et au sonore. Mais il y a des questions laissées en suspens, en particulier celle de l'angle que l'analyste doit choisir pour l'interprétation. On ne sait jamais, dit-il, s'il faut interpréter à partir du sens affirmatif ou négatif du mot, historiquement, de manière symbolique, ou à partir du son du mot. Cela fait donc au moins cinq entrées possibles, mais ce qui varie peu chez Freud, c'est la référence à l'équivocité.

Le privilège des trois points-nœuds de l'équivoque

Avec Lacan, privilège sera donné à l'équivoque dans sa triple acception, et disons même, dans sa structure : cette structure est uniment homophonique, grammaticale et logique. Lors de la dernière séance du séminaire sur l'interprétation freudienne, je relevai ce devoir d'interpréter version Lacan comme devant tenir compte synchroniquement de ces trois points-nœuds de façon locale ; c'est de là que je voudrais repartir ce matin. Comment est-il possible de prendre synchroniquement ces trois dimensions pour donner une interprétation qu'on dirait « intégrale ¹ » ? Je pense que cet enjeu de l'interprétation, au-delà d'être théoriquement crucial, est intelligible en acte, bien qu'appréciable seulement dans l'après-coup.

Il nous faut donc partir de l'équivoque homophonique. Il ne s'agit pas pour l'analyste de se permettre tous les coups de l'équivoque homophonique. L'inconscient a déjà procédé de la sorte pour que nous soyons dupes de son réel et que nous nous égarions dans ses jeux métaphoriques et métonymiques. L'équivoque, c'est la « prothèse » – le terme, souligné par Luis Izcovich, est

de Lacan – à laquelle est « assujetti » l'inconscient. L'inconscient couple les signifiants pour faire prothèse à ce qui fait marque d'un réel, c'est-à-dire les éléments derniers de *lalangue*, qui sont sans connexion entre eux. L'inconscient joue donc de l'homophonie pour faire prothèse au réel de *lalangue*.

Ce sur quoi il faut accommoder comme signe de la portée de l'interprétation équivoque, c'est sur son effet de surprise. Cet effet de surprise tient à *lalangue* qui est là ferrée : l'interprétation est un faire réel, un « ferrer-elle », *lalangue*. L'effet de surprise tient également à la dimension grammaticale. L'équivoque grammaticale convoque un « Je ne te le fais pas dire ». Dans la scansion interprétative, il n'y a plus ni Je (sujet) ni Tu (complément d'objet indirect). La grammaire « fait scie du sens », dira Lacan. Dans *Lacan le Borroméen*, Michel Bousseyroux note que dans l'équivoque, il y a toujours un point d'énigme qui tient à « l'à-côté de l'énonciation ² ». Ce point d'énigme provient de ce fondamental « je ne te le fais pas dire » qui laisse indécise la réponse à la question : d'où, de qui, tiens-je ce sens ? La suite du texte de Michel Bousseyroux situe le passage d'une jouissance insue à un « j'ouïs-sens ». Ce « j'ouïs-sens », ce sens qui s'ouït (« souïs ») noue les deux dimensions de l'homophonie et de la grammaire dans l'interprétation ³. C'est bien à cette retouche grammaticale que procédait déjà Freud dans la rectification subjective initiant les analyses de l'Homme aux rats et de Dora, et que l'époque postfreudienne a injustement qualifiée d'endoctrinement.

Il y a un pas de plus à faire pour que la logique soit concernée, logique de l'équivoque qui est d'ailleurs plus propice à la perplexité qu'à la surprise. La logique en jeu est celle de la vérité pas-toute. Il y a un mot d'esprit considéré par Freud comme des plus sérieux ⁴, c'est le paradoxe du menteur. Dans ce mot d'esprit des deux comparses qui se retrouvent à la gare, non-sens et figuration par le contraire sont couplés pour attaquer « la sûreté de notre jugement lui-même, qui est l'un de nos biens spéculatifs », et faire surgir la distance qu'il y a de l'énoncé à l'énonciation : quand je dis « Je mens », dis-je la vérité ? ou encore, dis-je la vérité au moyen d'un mensonge ? (Cf. J. Lacan, *Séminaire XI*.) Point de division que Freud relève au moyen d'une citation de Lipps : « Ce que dit le mot d'esprit, ce n'est pas toujours en peu de mots, mais toujours en trop peu de mots qu'il le dit, c'est-à-dire avec des mots qui, si l'on s'en tient à la stricte logique ou à la façon commune de penser et de parler, ne suffisent pas. On pourrait même affirmer, pour conclure, qu'il réussit à dire en passant sous silence ⁵. »

Cette dimension de logique est nécessaire car sans elle, souligne Lacan, l'interprétation resterait imbécile. Elle irait à l'*ab-sens* sans la boussole de

l'impossible que produisent les formules logiques phalliques. La grammaire doit s'en référer au phallus, lequel décide aussi bien du champ de la vérité (morte pour l'obsessionnel, revendiquée par l'hystérique) que des manières de l'être et de l'avoir propres à la névrose. La logique est science du réel, la logique phallique et les formules de la sexualité sont supports du réel. À faire jouer quatre quanteurs, les mathèmes de la sexualité évitent l'engluement dans la contradiction. Dire en passant sous silence, comme le propose le Lipps de Freud, serait une façon d'indiquer les butées de l'impossible qui clouent le bec à la contradiction. Ce qu'il s'agit de produire, par l'analyse, c'est quelqu'un qui ne se contredise pas à tout bout de champ, et c'est justement par l'interprétation, qui est un contre-dire, un dire-contre-le-sens et un dire en passant sous silence, que l'on peut y parvenir.

Dans cette version lacanienne de l'interprétation, l'équivoque touche aux trois registres. Son caractère homophonique fait mouche dans le champ imaginaire de la signification, sa grammato-logie indique le point de réel de l'énonciation, et sa logique fait trou dans le chiffrage langagier de la jouissance et relève en même temps les impossibilités logiques de la structure.

Toutefois, s'agit-il de produire une interprétation intégrale, c'est-à-dire un dire interprétatif qui serre les trois points-nœuds décrits par Lacan ? Après ce développement, on serait tenté de répondre par l'affirmative, mais ce serait alors une tâche démesurée qui incomberait à l'analyste. Si l'on opte pour considérer l'interprétation en regard du nouage borroméen, il n'en faut peut-être pas tant. Il suffit de toucher à l'un des points-nœuds, c'est-à-dire de procéder à un dénouage, pour que par la suite la tâche analysante opère un nouveau nouage du ou des deux autres points-nœuds. C'est d'ailleurs ce que confirme la clinique. L'interprétation fait des vagues dans le nouage : à charge pour l'analysant de renouer autrement.

Après ce préambule, j'en viens à ce que je voudrais aborder dans le fil du cartel avec ce titre équivoque : LOM-off/on. Je voudrais par là traiter la question de ce qui, par l'interprétation équivoque, réveille LOM, fait contre aux adhérences du symptôme et a un effet dans et pour la vie. Inscire ici LOM et la commutation possible off/on, ce serait tenter d'articuler plus avant en quoi l'interprétation s'effectue aux points-nœuds de la structure du parlant et quant à son corps ; un effet de corps de l'interprétation, c'est ce que j'appellerai le devoir « faunétique » attendu du psychanalyste : répondre à la voix off de l'inconscient par l'on (qui n'est pas sans rapport avec l'« on » d'« On le sait, soi ») d'une jouissance nettoyée, ravivée. Je crois que, pour se faire une idée de cela, l'on peut suivre ce que Lacan dit à la suite de son développement sur l'équivoque à la fin de « L'étourdit ». Là, il n'y est pas

tant question de consonance que de résonance : la résonance d'un « long rire muet d'inexistant averti », comme le dit Beckett dans *Textes pour rien*. Lacan en fait sentir la portée *via* Démocrite et fait résonner l'interprétation dans ses suites. D'où le découpage, quelque peu arbitraire, que je soutiendrai ici : d'abord consonance de l'interprétation, puis résonance de son effet dans la vie et le corps ; d'abord acte, puis fin.

Coalescence et consonance de l'interprétation

Je commence par la consonance, pour la coupler à un second terme : la coalescence. Ce sont deux termes qu'a fait jouer ensemble Didier Castanet dans le séminaire de Toulouse, où il évoque l'importance de considérer l'opération de coalescence du phallus et de *lalangue* pour la question du maniement de l'interprétation.

Le couplage de ces deux termes vient recouper des questions que je me suis formulées à la lecture de Freud. Lorsqu'il aborde, dans la *Traumdeutung*, la question du symbolisme dans les rêves typiques, il nous fait de façon surprenante entrer dans un champ qui excède celui de l'inconscient-langage, et c'est celui délinéé par Lacan avec l'inconscient-*lalangue*. On connaît le propos de ce dernier dans « L'étourdit » : « [...] l'inconscient, d'être "structuré comme un langage", c'est-à-dire lalangue qu'il habite, est assujéti à l'équivoque dont chacune se distingue. Une langue entre autres n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissées persister. C'est la veine dont le réel [...] le réel qu'il n'y a pas de rapport sexuel, y a fait dépôt au cours des âges ⁶. » Mais, pour Freud, il y a également un rapport entre le phallus et la langue, tel que le phallus est à titre de dépôt comme « signe sténographique » dans la langue, les guises signifiantes et imaginaires du phallus (comme le Zeppelin) s'y déposant au fil du temps. De marquer ce lien entre *lalangue* et le phallus vient à l'appui d'une double thèse lacanienne, que je ne déploierai pas : la première est celle du phallus comme « conjonction de [...] ce parasite qui est le petit bout de queue [...] avec la fonction de la parole ⁷ » ; la seconde, qui s'y enchâsse, est celle du symptôme comme coalescence de la *motérialité* de l'inconscient venue de *lalangue* avec la réalité sexuelle ⁸.

C'est finalement avec le propos sur Hans dans la « Conférence de Genève sur le symptôme » que l'on peut se faire une idée de l'opération de coalescence et en déduire la défusion que doit produire l'interprétation par une consonance qui fasse trou dans les nivellements que s'emploient à assurer les jeux de copule signifiante dans l'inconscient. Le petit sujet qu'est Hans fait une coalescence, une réunion entre les débris, les détritrus retenus de l'eau du

langage avec sa réalité sexuelle, c'est-à-dire ses premiers *jouirs* qui ne sont pas autoérotiques comme Freud le pense, mais « tout ce qu'il y a de plus hétéro » : c'est la jouissance étrangère, parasitaire, hors corps qu'est la jouissance phallique. En somme, la coalescence, cela consiste à lier l'hétérogénéité des premiers *jouirs* phalliques par le système signifiant, pour le moins de déplaisir, pour le moins de réel et pour le moins de jouissance possible, et dans cette voie c'est un symptôme qui vient comme secours. Lacan a insisté sur l'homologie des *charivaris* du cheval avec l'érection du fait-pipi de Hans. Au risque d'une approximation, je dirais que lorsque *lalangue* « devient » phallique, la *motérialité* de l'inconscient mute à l'inconscient-langage.

La consonance de l'interprétation doit permettre de défaire ce nœud de servitude symptomatique au phallus et entériner la castration. Mais pourquoi la consonance serait-elle propre à défaire cette coalescence ? Ce terme de coalescence n'est pas utilisé au hasard par Lacan. C'est un terme de phonétique qui désigne le type de modification par lequel deux sons en contact se combinent en un son unique. Cette opération implique des processus d'amuissement et d'assimilation. Faire consonner, c'est faire entendre ce qui a été amui. C'est, plus fondamentalement encore, lever la contraction *en révélant l'écriture de la coalescence*. Faire consonner le symptôme avec *lalangue*, c'est lui faire céder ses adhérences au phallus, et c'est donc mettre en jeu le phallus. C'est faire en sorte que le nœud de servitude du symptôme à la signification phallique se relâche.

Ce que dit Lacan, c'est qu'il faut, pour l'interprétation, frapper juste, et frapper en ce point « si juste que le sens étant atteint, la jouissance y consonne qui met en jeu le damné phallus⁹ ». Il faudrait ici questionner cet équivoque « atteindre le sens » : ne serait-ce en blesser l'empire et atteindre à l'ab-sens, car *la consonance ça laisse cois les sens possibles* ! Il faut aussi questionner ce qui s'en produit : la mise en jeu du damné phallus. Nous avons relevé dans le cartel que cette mise en jeu est ce que Lacan nomme dans « L'étourdi » le « stable de la mise à plat du phallus ». J'ajouterai que c'est aussi ce que permet l'appareil logique de la fonction phallique, une sorte de stabilisation quantique qui objecte à la contradiction permanente. Mis en jeu donc, le phallus ne l'était pas avant la frappe de l'interprétation. Dès lors, quelle conséquence peut-on en attendre sur la jouissance ? À tout le moins, et c'est ce que souligne Lacan dans *R.S.I.*, le pas gagné est d'avoir démontré qu'il n'y a pas de jouissance de l'Autre.

L'interprétation a fonctionné pour séparer le symptôme de la jouissance phallique, elle a nettoyé *lalangue* de ce jouer-là. « Aller à l'appivoiser [le symptôme] jusqu'au point où le langage en puisse faire équivoque, c'est

là par quoi le terrain est gagné, qui sépare le symptôme de la jouissance phallique. [...] Le symptôme ne se réduit pas à la jouissance phallique ¹⁰. » Dès lors, l'embrouille, la duplicité du symptôme et du symbole sont levées et le symptôme peut changer de statut. Il devient l'écriture témoignant de l'irréductible de la division. Il devient *sinthome*, résidu, marque du réel. De s'écrire (*sinthome*), il cesse (comme symptôme).

Ce développement, on peut le réduire en deux écritures :

Coalescence : $lalangue + J(\Phi) = \text{symptôme comme } s(A), \text{ vérité et double sens.}$

Consonance : $lalangue // J(\Phi) \Rightarrow \text{sinthome } (\Sigma) \text{ comme réel et identité.}$

C'est uniquement par l'équivoque que l'interprétation opère donc. Elle est arme contre le symptôme en ceci qu'elle en contredit le sens, le sens phallique universalisant toujours prompt à lui donner la becquée. L'équivoque est, comme Michel Bousseyroux le dit dans *Lacan le Borroméen*, une contre-parole qui contre-signifie, qui casse le fil du signifié donnant subsistance au symptôme, une contre-parole qui contre l'Autre-que-le-réel, celui qui ronronne entre I et S. L'interprétation est contre qui permet d'une part de démontrer qu'il n'y a pas de jouissance de l'Autre, comme le laisse volontiers accroire le fantasme : c'est le point de jonction I-R du nœud borroméen ; et elle permet d'autre part de vérifier, à la jonction du symbolique et du réel, le réel de *lalangue* et la castration : la production d'éléments désarticulés, qui pour autant ne sont pas sans effets de corps, et la décoalescence du phallus. Ce sont deux façons de nommer l'opération castration.

Résonance démocratéenne

Je finis par la résonance, celle du « rieur » qu'il y a dans le « rieur(n) » démocratéen, qui fait la conclusion de « L'étourdit », à la suite du propos sur les points-nœuds de l'équivoque.

Le mot *den*, Démocrite, le philosophe qui « rit tout ¹¹ », l'a « forgé ¹² » pour serrer le destin du parlant. *Den* n'est pas un mot de la langue grecque. Démocrite a joué de l'équivocité de la langue : c'est à partir de *mêden* (rien) et de *mêd'hen* (pas-même-un) qu'il invente son *den* (moins-que-rien). Le *den* est un bout de rien mal coupé, une soustraction de rien. Barbara Cassin et Lacan l'ont chacun écrit en en retranchant la lettre *r* ou la lettre *n*, l'une pour en faire l'« ien ¹³ » et l'autre le « rieur ¹⁴ » ; deux bouts de rien où l'un de l'atome et le rieur démocratéen s'entendent. L'un de l'atome ne fait pas l'« ien », pourrait-on dire, tout comme le réel lacanien « ne se relie à rien ¹⁵ ».

Il est question dans ces deux dernières pages de « L'étourdit » de l'analyse menée à son terme, plus précisément *au lieu* de son terme :

« [...] accession au lieu d'où se profère ce que j'énonce ¹⁶ ». Ce lieu « où se profère », c'est l'entour du trou du réel dont « il n'y a pas de plume qui ne se trouve [en] témoigner », et que Lacan a nommé le « non-rapport sexuel ». « Tout ce qui est écrit part du fait qu'il sera à jamais impossible d'écrire comme tel le rapport sexuel ¹⁷. » Le non-rapport sexuel, c'est le Rien démocratéen mis en perspective à partir de « l'être de la signifiante ¹⁸ », soit à partir de l'existence toujours équivoque du signifiant qui fait les choses.


Lacan propose effectivement qu'on en « rie » : « [...] la langue que je sers s'y retrouverait refaire le *joke* de Démocrite sur le μηδέν [*mêden*] : à l'extraire par chute du μη de la (négation) du rien ¹⁹ ». Là où il n'y a rien qui puisse s'inscrire du rapport entre les sexes pour cause d'inconscient, qu'on rie ! Que l'on passe du rien, toujours propice aux mouvements maniaco-dépressifs du deuil, au « Rie(n) ».


Oui, mais de quel rire ²⁰ ? Pas de celui de l'autosatisfaction ou de celui de Joyce qui riait seul la nuit, buvant et écrivant : rire sans raison et sans Autre, rire autiste de pure jouissance. Ne serait-ce alors pas de celui qui fait pièce à la morosité vers laquelle nous entraîne le phallus, ce « comique triste ²¹ » qui nous ferait volontiers (dés)espérer que le rapport entre les sexes soit possible ? Ce rire-là est sans Autre, mais pas sans raison, ni solitaire. C'est le rire de qui a pris acte de l'impossible dans la structure, un rire averti face au sans remède de l'existence.


Rire donc de ce rire qu'aucun idéalisme ne saurait étouffer, de ce rire qui supplée à la défaillance radicale du langage, de ce rire « comme solution à la haine des limites et à la déchirure de l'être qui fait le lot commun ²² », de cet éclat qui résume l'être quand « l'être nous est donné dans un dépassement intolérable de l'être ²³ ». Le rire est retour d'un affect énigmatique sur fond de dépassement, sur fond d'un franchissement du possible vers l'impossible. Pour le dire encore avec Bataille, « le rire le plus timide absorbe une défaillance infinie ²⁴ ». Il « est proprement accroché sur la faille inhérente au savoir ²⁵ » (donc *pas-sans* le savoir). Il monte d'où personne ne sait, d'une cause qui est pure indécence. Cette « indé-sens » est celle de *lalangue*, pour peu que le bois mort qui la constitue se revitalise en rire et *bon-heur*, via l'interprétation.


L'opération analytique est donc une isolation de la négation – cf. les parenthèses appliquées à « négation » dans la citation de « L'étourdit » – pour qu'une jouissance positive, une satisfaction en sorte. Ce qui le permet, c'est l'interprétation psychanalytique, qui n'a pas la vertu d'être vraie mais qui peut être drôle ; le rire est la queue de la surprise quand l'espace du lapsus n'a « plus aucune portée de sens (ou interprétation) ²⁶ ».


Mots-clés : consonance, coalescence, écriture, phallus, symptôme.


*  Texte prononcé lors de la matinée préparatoire aux Journées nationales de Toulouse « Le devoir d'interpréter », le 18 novembre 2017 à Bordeaux.

1.  Le terme est employé par C. Fierens dans *Le Discours psychanalytique*, Toulouse, Érès, 2012, p. 177-178. L'interprétation intégrale est celle où s'articuleraient le sens, le sexe et la signification. Une page plus loin, C. Fierens précise sa nature borroméenne, qui supposerait le rassemblement des trois consistances du sexe, du sens et de la signification. Il ajoute enfin la notion d'une interprétation généralisée « surplombant les trois autres ».


2.  M. Bousseyrour, *Lacan le Borroméen*, Toulouse, Érès, 2015, p. 109.


3.  Lacan parle de la convergence de l'équivoque et de la grammaire dans « Peut-être à Vincennes » dans *Ornicar ?*, Revue du Champ freudien, n° 1, Paris, Navarin, 1975, p. 3-5.


4.  S. Freud, *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1988, p. 218-219.


5.  T. Lipps, cité par Freud, *ibid.*, p. 51.


6.  J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 490.


7.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 15.


8.  J. Lacan, « Conférence de Genève sur le symptôme », prononcée au centre R. de Saussure à Genève, le 4 octobre 1975, parue dans *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.


9.  J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, séance du 17 décembre 1974.


10.  J. Lacan, « La troisième », *La Cause freudienne*, n° 79, *Lacan au miroir des sorcières*, p. 24-25.


11.  B. Cassin, *Jacques le Sophiste : Lacan, logos et psychanalyse*, Paris, Epel Éditions, 2012, p. 201.


12.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 61.


13.  B. Cassin, *Jacques le Sophiste : Lacan, logos et psychanalyse, op. cit.*, p. 201.


14.  J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 449-495.


15.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 124.


16.  J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 493.






17.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 35-36.

18.  *Ibid.*, p. 66.

19.  J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 494.

20.  L. Izcovich, « Désir de l'analyste et gay savoir », *L'En-je lacanien*, n° 13, *Éthique du gay savoir*, Toulouse, Érès, décembre 2009, p. 71-80.

21.  J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, séance du 11 mars 1975.

22.  A. Nguyễn, « Bataille, le lord AF, ou le Passant du rire », dans *L'En-je lacanien*, n° 11, *Le parlêtre*, Toulouse, Érès, décembre 2008, p. 79.
23.  G. Bataille, cité par Albert Nguyễn, *ibid.*, p. 60.
24.  G. Bataille, cité par Albert Nguyễn, *ibid.*, p. 78.
25.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 64.
26.  J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 571.